

LA PROVIDENCE DE DIEU

ET LA PRIÈRE

Priez pour que votre fuite n'arrive pas en hiver.

(Matth., XXIV, 20.)

Mes chers frères,

Le choix de mon texte vous a causé peut-être une certaine surprise. Vous vous demandez quelle leçon nous pouvons retirer de cette recommandation si spéciale que Jésus fait à ses disciples en leur annonçant les malheurs qui accompagneront le siège de Jérusalem : « Priez pour que votre fuite n'arrive pas en hiver », et s'il y a quelque analogie particulière entre les circonstances où nous nous trouvons aujourd'hui et celles que prévoit ici le Seigneur. A cette dernière question, j'ai hâte de répondre négativement. Je n'ai pas pré-

tendu faire ce qu'on appelle de l'actualité. Grâce à Dieu, le présent hiver n'a point de rigueurs exceptionnelles, au moins dans nos contrées, et quelles que soient les misères du temps présent, nous ne sommes pas sous le coup d'une détresse inouïe, comme celle qui est décrite dans les paroles qui suivent immédiatement mon texte. Mais il n'en résulte pas qu'il n'ait rien à nous apprendre. C'est une parole de l'Écriture sainte et, qui plus est, une parole du Seigneur Jésus; comment ne serait-elle pas « utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice ¹? » J'ajoute que son caractère tout occasionnel, original, inattendu, signe irrécusable d'authenticité, lui donne en même temps un prix et un intérêt particuliers. C'est comme un cri du cœur de Jésus-Christ jeté au travers de la peinture saisissante qu'il fait des calamités futures. Pour connaître le fond de la pensée et des convictions d'un homme, il est sans doute indispensable, quand on le peut, d'en recueillir de sa bouche ou de sa plume l'expression réfléchie et en quelque sorte systématique; mais il est tout

1. II Tim., III, 19.

aussi instructif, il l'est davantage quelquefois, de surprendre tel mot qui lui échappe au cours des événements, telle parole qui peint naïvement et d'autant plus fidèlement sa façon d'envisager les hommes et les choses. On peut, quoique sous réserves, appliquer cette réflexion aux paroles de Jésus. On peut dire du moins que les plus simples de ses paroles, celles qu'il a l'air de jeter comme en passant, sans intention dogmatique pour ainsi dire, ne sont pas moins dignes d'être méditées que celles qui renferment un enseignement formel et direct. Car, toute pensée de Jésus-Christ étant une pensée de Dieu, entrer plus avant dans l'intelligence d'une parole de Jésus-Christ, ce sera toujours faire un pas dans la connaissance de la vérité divine et éternelle.

Or, mes frères, il m'a semblé qu'en réfléchissant aux paroles de mon texte, en cherchant, sans en forcer le sens, à nous rendre compte des vérités qu'elles contiennent ou qu'elles supposent, nous pouvions en recueillir d'admirables lumières sur deux sujets de la plus haute importance et sur leur rapport. Je veux parler, d'une part, du gouvernement de Dieu ou des voies de la Providence, et, d'autre part, de l'esprit et de l'efficacité de la prière,

notamment de celle qui a en vue un objet extérieur et temporel. Divin Sauveur, qui nous invites à prier même pour des objets de cette nature, comment ne nous écouterais-tu pas quand nous te demandons ton Saint-Esprit pour qu'il nous soit donné de comprendre et de pratiquer ta parole!

I

La première vérité qui nous paraît découler de notre texte, c'est *la souveraineté de la volonté de Dieu*, qui dirige à son gré l'ensemble et le détail des événements. Si les disciples doivent prier pour que leur fuite n'arrive pas en hiver, c'est qu'il dépend entièrement de Dieu que les choses prennent tel ou tel cours, qu'elles s'accomplissent à tel ou tel moment et de telle ou telle manière. Selon les déclarations expresses de sa Parole, « Dieu fait ce qui lui plaît dans les cieux et sur la terre, dans la mer et dans tous les abîmes ¹ »; pas un passereau, pas un cheveu ne tombe à terre sans sa volonté ². Il est nécessaire

1. Ps., CXXXV, 6.

2. Matth., X, 29, 30.

aujourd'hui d'insister sur cette affirmation fondamentale de la foi chrétienne et même de toute foi religieuse. Une conception qui tend de plus en plus à prévaloir dans les esprits, et qui se donne à tort comme le résultat des sciences naturelles, n'étant en réalité que l'expression d'une philosophie fautive à laquelle les sciences naturelles servent d'occasion ou de prétexte, présente l'univers comme un enchaînement fatal de causes et d'effets sur lequel aucune volonté, ni humaine ni divine, ne saurait avoir de prise. A ce compte, tout ce qui est devait être, et ne pouvait être autrement ; les lois de la matière et du mouvement ont tout produit, expliquent tout, l'homme comme la plante, le bien comme le mal, la religion chrétienne et ses progrès aussi bien que la philosophie qui, nous assure-t-on, est en train de la supplanter et qui se donne comme le dernier mot de la sagesse. Comme ce système, qui est proprement l'athéisme, nie la liberté de l'homme aussi bien que l'existence et le gouvernement de Dieu et ruine par conséquent les fondements de la morale aussi bien que ceux de la religion, j'ai le droit de penser qu'il n'a point ici d'adhérents et je n'ai pas à le combattre directement dans cette

chaire. Toutefois, on n'est pas impunément de son siècle. Nous rencontrons tous les jours dans des journaux, des revues, des livres réputés scientifiques, cette prétention d'expliquer toutes choses, même celles où l'intervention de Dieu avait paru longtemps le plus nécessaire, par des causes purement mécaniques et physiques, accompagnée d'un dédain superbe pour les naïfs et les ignorants qui persistent à voir la main de Dieu dans l'arrangement et la direction de l'univers; et plus d'une fois, avouons-le, nous en avons été troublés. Nous nous sommes demandé : Serait-il donc vrai qu'il fallût choisir entre la raison et le cœur, entre la science et la foi, entre l'étude et la prière, entre les enseignements de notre vieille Bible et les résultats légitimement acquis de la science moderne? Eh bien! non, mes frères. Ces objections et ces dédains d'un côté, cet embarras et cette inquiétude de l'autre, proviennent d'un véritable malentendu. Au moins dans l'ordre d'idées où nous sommes en ce moment, la science et la foi ne se heurtent pas, par la bonne raison qu'elles ne se touchent pas. Elles expliquent les choses à des points de vue divers, vrais tous deux. L'une en constate les causes prochaines et visibles,

l'autre en affirme les causes premières et invisibles, qui sont les plus profondes et les plus hautes. L'une répond à la question du *comment*, l'autre à la question du *pourquoi*.

Quelques exemples fort simples expliqueront et justifieront ma pensée. Vous venez de faire bâtir une maison : d'où provient cette construction ? Ici quelque patient investigateur indiquera l'origine et la quantité de chacun des matériaux employés, le nombre des ouvriers, la part de travail que chacun d'eux a faite, depuis l'architecte jusqu'au simple manœuvre. Rien de plus exact : mais la cause de ces causes, celle qui les a mises en mouvement, c'est le dessein que vous avez formé de vous construire une demeure en vue de tel ou tel avantage particulier. Loin de supprimer ou d'exclure la cause morale, la cause physique lui a servi d'instrument.

Notre texte même nous fournira un deuxième exemple. Admettons — ce qui du reste me paraît probable — que la prière suggérée par Jésus à ses disciples a été exaucée, que leur fuite n'a point eu lieu en hiver. Comment cela est-il arrivé ? Un historien répondra : « Les habitants de Jérusalem ont été assez tôt informés du danger qui les mena-

çait pour qu'il fût possible aux chrétiens de fuir avant la mauvaise saison. » Cette réponse sera bonne et vraie, et quand l'historien l'a faite, il a résolu la question d'une manière suffisante à son point de vue. Mais en quoi cela m'empêche-t-il d'admettre, moi, croyant, que Dieu a eu compassion de ses élus, qu'il a entendu leur prière, qu'il a voulu rendre leur fuite moins cruelle? Parce que Dieu a employé des moyens, est-il déraisonnable de croire qu'il a eu des motifs et un but?

Une dernière supposition vous touchera plus directement peut-être. Vous avez récemment échappé à une maladie grave et qui semblait devoir être mortelle. Interrogé au sujet de cet heureux événement, vous parlez de telle crise favorable qui s'est produite, de la vertu de tel remède, de l'habileté et du dévouement de votre médecin, et vous n'avez pas tort, pourvu que l'attention que vous portez à ces causes secondes ne vous empêche pas de remonter à la cause première, à la bonté et à la patience de Dieu qui a entendu vos supplications et celles de votre famille, et qui a daigné vous laisser du temps pour vous convertir ou pour affermir l'œuvre à peine commencée de votre sanctification et le

servir plus fidèlement sur la terre avant de la quitter.

Ce qu'on appelle la cause physique est proprement le mécanisme à l'aide duquel la volonté divine s'effectue et poursuit ses fins. La science étudie ce merveilleux mécanisme; la foi contemple la volonté de Dieu partout où elle s'est révélée, l'affirme partout où elle se cache, se soumet et adore. La science n'a pas plus le droit de démentir les affirmations de la foi que la foi n'a celui de s'opposer aux investigations de la science. Aveugle et superstitieux serait le croyant qui dirait : « Savants, cessez vos recherches sur l'origine de la succession des êtres; historiens, ne parlez plus de l'enchaînement des faits; malades, ne demandez plus aucun secours à l'art humain. La volonté de Dieu étant la vraie raison des choses, en doit être aussi l'unique explication; il faut que la foi remplace l'étude et que l'activité s'efface devant la prière! » Mais non moins aveugle, non moins superstitieux à sa manière, est le savant — la plupart du temps il faudrait dire le demi-savant — qui, enivré des progrès et des conquêtes de la science moderne, se hâte d'en conclure que la science suffit à tout,

explique tout, et que Dieu doit désormais être écarté comme une hypothèse superflue ou même incommode. Absorbé dans l'objet borné de son étude, tout entier à la contemplation de l'enchaînement matériel des choses, il en ignore les véritables raisons; être intelligent et libre, il se refuse à comprendre que c'est l'intelligence, la liberté, l'amour, non l'aveugle nécessité, qui tient le sceptre de l'Univers. Pascal voulait qu'on fût à la fois « géomètre et chrétien soumis » ; à son exemple, soyons savants, s'il se peut; soyons en tout cas pleins de sympathie pour les recherches de la science et d'admiration pour ses découvertes; mais ne leur permettons pas de porter atteinte à la simplicité de notre foi, au sérieux et à la liberté filiale de notre prière.

La liberté! Elle n'est en l'homme que parce qu'elle est en Dieu. En même temps que la souveraineté, notre texte proclame la *liberté divine*. Si Dieu n'est pas paralysé par une nécessité extérieure qui consisterait dans l'enchaînement des causes physiques, il n'est pas non plus lié, croyons-nous, par une nécessité intérieure résidant dans ses propres décrets et qui aurait d'avance déterminé, jusque dans ses moindres

détails, le sort des peuples et des individus. Autrement on ne comprendrait pas bien la pensée de Jésus dans notre texte. On peut poser à ce sujet les questions suivantes : Au moment où Jésus dit : « Priez pour que votre fuite n'arrive pas en hiver », la fuite de ses disciples en hiver était-elle à ses yeux chose irrévocablement arrêtée dans les conseils de Dieu? Non, sans doute; autrement il ne les aurait pas exhortés à prier pour que cela n'arrivât point. Mais, alors, le contraire de la fuite en hiver, la fuite en été, par exemple, formait-elle aux yeux de Jésus une partie intégrante du plan divin? Je comprends qu'on puisse se ranger à cette dernière hypothèse, et la concilier, au moyen d'une série de raisonnements plus ou moins subtils, avec le précepte de mon texte. Mais on conviendra que l'impression naturelle et vraie qu'il produit sur nous est bien plutôt celle-ci : Aux yeux de Jésus, la question du moment de la fuite était encore, pour ainsi parler, une question ouverte, non résolue dans les conseils du Très-Haut. Voilà pourquoi le Sauveur, désirant que ses chers disciples soient autant que possible épargnés, dirige leurs prières dans ce sens. En généralisant cette idée, on est

conduit à penser que si Dieu a formé de toute éternité le plan de l'Univers, il ne l'a pas arrêté de tout point de façon qu'il se déroule avec la précision mathématique d'un ressort d'horloge; il en a fait pour ainsi parler les mailles assez larges pour que sa propre liberté et la liberté de l'homme aussi y aient un libre jeu. Dieu peut être comparé à un général qui a arrêté son plan de bataille, mais qui en modifie l'exécution d'après les manœuvres de ses ennemis; à un catéchiste qui sait bien ce qu'il veut enseigner, mais qui adapte ses questions et ses explications à la mesure d'intelligence que manifestent ses élèves ¹. En particulier, il s'est réservé vis-à-vis de lui-même le droit et la possibilité d'entendre la prière de l'homme et d'en tenir compte. Je m'explique sur ce difficile sujet avec réserve, parce que je côtoie les profondeurs divines et aussi parce que je m'écarte du sentiment de chrétiens et de théologiens éminents; mais je m'explique aussi avec liberté, parce que je crois être sur le vrai terrain biblique. Le système d'après lequel

1. Ces comparaisons sont de Richard Rothe, et cette conception du plan et du gouvernement divins est celle que ce grand théologien expose et cherche à justifier dans son *Éthique*.

Dieu aurait prévu d'une manière absolue toutes les actions des hommes et prédéterminé, d'une manière absolue aussi, tous ses propres actes, me paraît une conception philosophique peu conforme à l'esprit et à l'ensemble des Écritures. On parle de la prophétie; mais, à part ces grandes lignes qui constituent le fond immuable du plan divin, toute prophétie n'est-elle pas conditionnelle? Comment nous rendre compte autrement des cas où Dieu révoque sa sentence, retire une prédiction conçue dans les termes les plus formels, comme il fit pour les Ninivites lorsqu'ils s'amendèrent à la prédication de Jonas? Qu'on médite à ce sujet ces paroles de Jérémie : « Je parle sur une nation, sur un royaume, d'arracher, d'abattre et de détruire; mais si cette nation sur laquelle j'ai parlé revient de sa méchanceté, je me repens du mal que j'avais pensé lui faire. Je parle sur une nation, sur un royaume, de bâtir et de planter; mais si cette nation fait ce qui est mal à mes yeux et n'écoute pas ma voix, je me repens du bien que j'avais eu l'intention de lui faire ¹. »

1. Jérémie, XVIII, 7, 10.

Pour moi, mes frères, je suis heureux de croire à la liberté de Dieu. Je suis heureux de m'adresser à lui comme à un Dieu vivant que je puis contrister ou réjouir, qui, selon que je suis obéissant ou infidèle, que je me repens ou que je m'endurcis, s'approche de moi ou me cache sa face. Je suis heureux d'oser croire, quand je prie, que ma prière peut avoir une influence réelle, actuelle, sur les résolutions de l'Éternel à mon égard. Je suis heureux de pouvoir dire au pécheur : « Dieu veut réellement te sauver ; il attend pour te faire grâce ; il dépend de toi de réaliser ou d'anéantir, en ce qui te concerne, le bon dessein et la bonne espérance de ton Dieu. » Conception enfantine, tant que l'on voudra ; mais ce ne serait pas la première fois que la simplicité de l'enfant serait entrée plus avant dans la vérité que la sagesse du philosophe ! N'est-ce pas aux enfants que sont révélés les mystères du royaume des cieux ?

Laissons ces abîmes, et quelle que soit notre opinion sur des matières difficiles et contestées, admirons d'un commun accord la *compassion de Dieu*, qui se manifeste à nous dans les paroles de mon texte. Jésus contemple en esprit la ruine de

Jérusalem. Certes il est touché des malheurs de la cité rebelle, meurtrière des prophètes et bientôt du Fils de Dieu; vous savez comment il pleurait sur elle après avoir vainement tâché de la sauver. Mais, en cet instant, ce qui le préoccupe surtout, c'est le sort de ses disciples, qui n'ont pas trempé dans les crimes des Juifs. Il les voit fuyant en hâte de la cité sainte avec leurs femmes et leurs enfants, dépouillés de tout peut-être par la rage fanatique de leurs compatriotes, qui les considèrent comme des traîtres. Aussitôt une pensée lui vient au cœur : Pourvu que ce ne soit pas en hiver ! Pourvu que les rigueurs de la saison ne viennent pas aggraver les souffrances d'une telle fuite ! Nous reconnaissons bien à ce trait ce même Jésus qui, le jour où il multiplia les pains, disait : « J'ai compassion de ce peuple ; si je les renvoie à jeun, les forces leur manqueront en chemin ¹ ». Il invite donc ses disciples à détourner par leurs prières ce surcroît d'infortune. Rappelez-vous, mes frères, ce que nous disions en commençant : Toute pensée de Jésus est une pensée de Dieu. Ce sont donc les compassions du Père céleste

1. Matth., XV, 32.

qui se découvrent ici à nous à travers celles du Fils de l'Homme. Notre texte nous redit ce que nous avons pu lire dans les lamentations de Jérémie : « Ce n'est pas volontiers que Dieu afflige les enfants des hommes. Quand il afflige quelqu'un il en a aussi compassion, selon la grandeur de ses gratuités ¹. » Par conséquent, tout en affligeant, il épargne autant que possible. Autant que possible, avons-nous dit, car la justice de Dieu a ses droits. Jésus ne demande pas que Jérusalem, qui jusqu'au bout a refusé d'entendre « les choses qui appartiennent à sa paix ² », échappe au châtement. Il ne demande pas même que ses disciples soient entièrement soustraits aux conséquences de cette loi, que nous nommons loi de solidarité, en vertu de laquelle ceux qui sont relativement innocents souffrent avec les coupables. Mais il souhaite que leur malheur reçoive tous les adoucissements compatibles avec la sagesse et les desseins de Dieu. Or, encore une fois, c'est là une pensée éternelle de Dieu, une loi du gouvernement divin. Qui de nous n'en a ressenti les effets, mes bien-aimés frères? Nous avons été

1. Lam. de Jér., III, 32, 33.

2. Luc, XIX, 42.

châtiés, mais nous avons été épargnés. Nous avons fui dans un jour de détresse, mais notre fuite n'a point été en hiver. Dieu vous a, par exemple, dépouillé de vos biens, mais il vous a laissé la santé; ou bien il vous a frappé dans votre santé, mais il vous a entouré des soins les plus tendres et les plus dévoués, de la sympathie la plus délicate; ou bien il vous a retiré des êtres tendrement aimés, mais il ne vous a pas laissé tout à fait seul. Il vous a envoyé de grandes épreuves, mais « il a donné à l'épreuve une issue, en sorte que vous l'avez pu supporter ¹. » Il vous a conduit à Gethsémané, mais si vous avez prié en disant dans votre angoisse : « Que ta volonté soit faite ! » il a envoyé son ange pour vous fortifier. En un mot, il n'y a pas eu pour vous de douleur si extrême où, si vous avez eu des yeux pour voir, vous n'avez pu discerner encore quelque témoignage particulièrement tendre et touchant de son amour paternel. Un des caractères les plus admirables de la Providence de Dieu est la simplicité de ses voies; on a observé avec raison qu'il est économe de miracles; eh

1. I Cor., x, 13.

bien! à plus forte raison est-il économe de douleurs. Il n'envoie pas à ses serviteurs plus de souffrances qu'il n'en faut pour leur sanctification et pour sa gloire; il n'a jamais mis une goutte de trop dans la coupe amère. Toutefois, quoique rien ne puisse être ajouté à la sagesse et à la bonté de Dieu, il nous appelle à devenir en quelque sorte par nos prières les auxiliaires de sa bonne et sage Providence.

II

Je regrette de ne pouvoir m'arrêter longtemps sur ce second aspect, si éminemment pratique, de mon sujet; que Dieu m'aide pourtant à recueillir avec vous une partie des leçons et des consolations qu'il renferme!

« Priez... » Qui nous dit cela? C'est le Fils de Dieu. Quel précieux encouragement pour qui croit en lui! Si vous étiez pauvre et que le fils d'un homme riche vous dit : « Quand vous serez dans telle ou telle nécessité, adressez-vous à mon père », n'en seriez-vous pas bien heureux et bien reconnaissant? Une telle recommandation n'équi-

vaudrait-elle pas pour vous à une promesse? Et que serait-ce s'il ajoutait : « Vous pouvez vous présenter à mon père en mon nom ou de ma part »? Or c'est là précisément, vous le savez, ce que nous dit Jésus-Christ. Ajoutons que nous pouvons prier ainsi le Père en tout temps, comme Jésus le dit expressément dans ce discours même ¹, à propos de tous nos besoins et de tous nos périls. Au fond tout désir du chrétien doit se tourner en prière. Si vous avez un désir que vous n'oseriez jamais apporter à Dieu dans la prière, prenez garde, c'est qu'il n'est pas selon Dieu, et qu'il doit être à tout prix arraché de votre cœur.

S'il faut prier en tout temps, la prière (nous pouvons encore l'inférer de notre texte) est doublement nécessaire dans les jours d'affliction. « Si quelqu'un souffre, qu'il prie ². » Frère visité du Seigneur, l'avez-vous compris? Saviez-vous que cette dispensation de sa Providence qui vous a jeté sans force à ses pieds, était en réalité une invitation royale à venir plus fréquemment et avec plus de hardiesse au trône du Seigneur afin

1. Luc, XXI, 36.

2. Jacq., V, 13.

de recevoir grâce sur grâce? Ne dites pas que votre épreuve particulière ne vous laisse pas le temps, la force, la liberté d'esprit nécessaires pour prier. Si quelqu'un était vraiment dans ce cas, ce seraient à coup sûr ces disciples de Jésus qui se trouvaient dans Jérusalem à la veille du siège. Quelle agitation, quelle détresse, quelle précipitation que la leur! Jésus vient de leur dire : « Fuyez, fuyez en toute hâte, fuyez sans regarder en arrière! » et aussitôt après, il ajoute : « Priez! » Vous voyez bien qu'il faut toujours prier, prier surtout quand on est dans la peine, et quand la détresse devient plus grande, prier plus instamment, comme l'a fait Jésus.

Mais c'est surtout l'objet de la prière qui est ici remarquable. « Priez pour que votre fuite n'arrive point en hiver. » Je ne veux pas oublier que le premier objet, et le plus élevé, de notre prière est spirituel; ce que nous devons désirer et demander avant tout, c'est que le nom de Dieu soit sanctifié, c'est que son règne vienne, c'est que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Mais les récits comme les déclarations de l'Écriture sainte nous encouragent à demander aussi à Dieu des délivrances temporelles. Et je ne

sais s'il est une parole biblique qui, plus clairement que notre texte, dans sa simplicité et sa brièveté, établisse l'insuffisance et l'erreur de ce qu'on nomme la notion purement subjective de la prière. D'après cette conception, la prière n'est pas autre chose qu'une sorte de gymnastique spirituelle; quand je prie, je rentre en moi-même, je pense à Dieu, je m'approche de lui, je m'expose aux rayons de ce soleil spirituel, et par conséquent je me réchauffe et je me fais du bien. Ceux qui professent cette théorie estiment qu'attendre de la prière une modification quelconque des événements, c'est le comble de la déraison; pour peu qu'on les presse, ils ajouteront : « C'est un blasphème. » Qu'ils prennent garde que le blasphème ne soit pas de leur côté plutôt que du nôtre! Car leur blâme remonte visiblement jusqu'à Jésus. A Gethsémané, il a dit : « S'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi¹ », et vous avez entendu la recommandation qu'il fait à ses disciples : « Priez pour que votre fuite n'arrive pas en hiver. » Jésus aurait-il pratiqué et commandé une prière qui serait une absurdité et

1. Matth., XXVI, 39.

une impiété? Aurait-il mis sur les lèvres de ses disciples une demande comme celle de notre texte, s'il n'eût tenu pour certain qu'elle pouvait avoir une efficacité réelle?

Mes frères, des chrétiens sans nombre ont obéi au précepte du Sauveur et mis à l'épreuve sa promesse, et ils ont trouvé que le précepte était bon et que la promesse était vraie. Il en est, comme Hermann Francke de Halle et Georges Muller de Bristol, dont la vie et l'activité chrétienne n'ont pas été autre chose qu'une succession continue de prières et d'exaucements, où il est impossible de méconnaître la main de Dieu. Comment cela peut-il se faire? comment le Dieu sage et bon daigne-t-il accorder à nos pauvres prières une part d'influence sur sa conduite? je n'essayerai pas de l'expliquer. Je pourrais raisonner là-dessus pourtant; je pourrais dire surtout que Dieu a donné la prière par son Esprit avant de donner l'exaucement par sa Providence; mais je n'ai déjà peut-être que trop raisonné aujourd'hui. Je me contente donc de rendre grâces à Dieu de ce que son Évangile est plus humain que les systèmes humains, et de ce qu'il nous invite à exposer au Seigneur tous nos

besoins, tous nos désirs innocents, sans exception aucune, par des prières et des supplications, avec des actions de grâces ¹. Et volontiers je donnerais rendez-vous au contradicteur de la prière telle que la définit notre texte avec le reste de l'Évangile, auprès du lit de son enfant malade. Je serais bien étonné qu'à cette place, à ce moment, cet homme, s'il croit en Dieu, pût s'empêcher de s'écrier : « Mon Dieu, s'il est possible, laisse-moi cet enfant ! ou si tu veux le prendre à toi, daigne du moins adoucir et abrégé ses souffrances ! » Ce cri du cœur, mille fois plus vrai que la théorie qu'il dément, a été prévu, autorisé, encouragé d'avance par le mot de Jésus-Christ que nous méditons : « Priez pour que votre fuite n'arrive point en hiver. »

En même temps que notre texte établit la légitimité de ce genre de prières, il nous fait entendre quelles en doivent être les limites. J'ai déjà remarqué que Jésus ne dit pas : « Priez pour que Jérusalem soit épargnée ou pour que vous soyez dispensés de fuir. » C'est que la prière de l'homme ne doit jamais être une lutte contre la vo-

1. Phil., IV, 6.

lonté de Dieu clairement manifestée. « La prière, a dit une femme chrétienne ¹, est un désir soumis. » Je suppose que vous ayez un ami ou un parent malade d'une phtisie fort avancée; il y aurait de la témérité à demander à Dieu avec une sorte d'opiniâtreté, en vous appuyant sur des promesses isolées et détournées de leur vraie portée, une guérison qu'il n'est évidemment pas dans ses vues d'accorder. Prier de la sorte est souvent un grand péril pour la foi. Je connais un homme qui a prié une fois de cette manière et qui, n'ayant point été exaucé, a pris la funeste résolution de ne plus prier. Mais vous serez fidèle, dans un cas pareil, à l'esprit de mon texte, en demandant pour votre cher malade, après la grâce de Dieu qui est surtout nécessaire et qui au besoin suffit toute seule, tel soulagement, telle consolation suprême que son cœur et le vôtre désirent. Et si votre prière est faite avec humilité et avec foi, le Dieu qui n'afflige pas volontiers les enfants des hommes vous accordera ce que vous demandez, ou mieux que ce que vous demandez.

Je termine par deux courtes réflexions. A qui

1. Mme Swetchine.

s'adresse la recommandation de mon texte? Évidemment aux disciples de Jésus, aux élus de Dieu. Seuls, ils savent vraiment prier; seuls, ils peuvent s'approcher de Dieu avec une liberté vraiment filiale : seuls, ils sont admis, au moins avec voix consultative, dans les conseils du Tout-Puissant; seuls aussi, dans la circonstance que Jésus a en vue, ils échapperont, non pas sans péril, il est vrai, ni sans souffrance, à l'effroyable calamité réservée à Jérusalem. Si donc la prière, telle que la définit notre texte, est le besoin de toute âme d'homme, elle est surtout le privilège du chrétien. Si vous appréciez ce privilège, mon cher auditeur, éprouvez-vous vous-même pour voir si vous êtes dans la foi. Avant de demander à Dieu telle ou telle délivrance temporelle, telle ou telle atténuation à vos épreuves, demandez-lui cette première délivrance, cette grâce avant tout nécessaire, le pardon de vos péchés. Fuyez, si vous ne l'avez point encore fait, fuyez sans perdre un jour, fuyez sans regarder en arrière; la cité de corruption, qu'attend un sort plus terrible que celui de Jérusalem. Pour cette fuite si salutaire et si nécessaire, n'attendez pas l'hiver de la vie; c'est la saison actuelle qui est la bonne,

c'est le jour présent qui est le jour propice. Le refuge est proche et assuré, ouvert et accessible à tous : c'est la croix de Jésus-Christ.

Enfin, c'était ma première pensée et ce sera la dernière aussi, si Dieu est disposé à nous accorder des faveurs et des délivrances comme celle que mentionne notre texte, combien plus n'est-il pas prêt à nous donner son Saint-Esprit ! Redisons-le, c'est là le grand objet de la prière chrétienne. Lorsque nous demandons à Dieu son Esprit, il n'y a pas de limites, ni à la confiance avec laquelle nous sommes autorisés à présenter à Dieu cette prière, ni à la bonne volonté de Dieu pour l'exaucer. « Si vous, qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent ¹ ! » Dieu n'a pas fait d'hiver pour les âmes, et si quelque chrétien est plus qu'à demi enfoncé dans les glaces du découragement et de la mort spirituelle, la faute en est à son incrédulité et non pas à Dieu. O Dieu ! aie pitié de nous ! envoie ton souffle ! ranime-nous par ta grâce ! fais couler à travers nos champs arides les

1. Luc, XI, 13.

caux vives de ton Esprit! Et qu'ainsi, quand viendra le jour de l'adversité, jour qui ne peut jamais être très éloigné dans une vie telle que la nôtre, il ne nous surprenne pas au milieu de l'hiver! Oui, que nous n'ayons pas alors à fuir pour ainsi dire sous l'âpre vent de ta colère, mais qu'au contraire nous soyons plus que jamais éclairés et réchauffés par les rayons de ton amour!

10 février 1878.